

Le coeur silencieux des choses et Éloge de la fragilité, Pierre Bertrand, Montréal, Liber, 1999 et 2000.

Robert Hébert

Volume 12, Number 1, Fall 2001

Langue : identité plurielle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/801202ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/801202ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (print)

1920-2954 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hébert, R. (2001). Review of [*Le coeur silencieux des choses et Éloge de la fragilité*, Pierre Bertrand, Montréal, Liber, 1999 et 2000.] *Horizons philosophiques*, 12(1), 154–155. <https://doi.org/10.7202/801202ar>

par définition au modèle standard de la théorie du premier ordre qui génère par compacité les modèles non standard; ainsi les infinitésimaux de l'analyse non standard sont-ils engendrés au premier ordre et ne dépendent donc pas de la catégoricité de \mathbb{R} . Il est dit aussi, en page 165, que le théorème de Solovay (écrit deux fois Soloway) qui énonce que «tout sous-ensemble de la droite réelle est mesurable au sens de Lebesgue» fait appel à un axiome – qui n'est pas nommé, mais c'est l'axiome algébrique de déterminité «determinacy» – plus faible que l'axiome du choix, alors que c'est le contraire qu'il faut dire : l'axiome de déterminité est plus fort que l'axiome du choix puisqu'il le contredit. D'autres précisions sur la complétude *syntactique* qui n'est pas évoquée, eurent évité des développements sinueux sur la complétude tout court que l'auteur appelle aussi saturation et qui n'est autre que la complétude *sémantique*; la propriété métalogue de décidabilité eût pu être introduite pour simplifier la discussion dans ce contexte.

Sur le plan proprement mathématique, ce que l'auteur dénomme «systèmes de formes» (p. 61 et ss.) n'est jamais rapporté à la théorie arithmétique des formes «Formenlehre» ou polynômes homogènes de Gauss à Kronecker. Des formes quadratiques aux formes modulaires de la géométrie algébrique contemporaine, ces systèmes de formes n'ont rien à voir avec la géométrie ou la «pensée de l'espace» en tant que telle. Ici les exégèses de l'auteur sur le ds_2 de la géométrie différentielle et la notion de variété différentiable s'en fussent trouvées allégées, puisqu'il s'agit essentiellement de concepts arithmétiques comme celui de variété algébrique, notion centrale s'il en est en géométrie algébrique que l'on désigne de plus en plus par géométrie arithmétique dans les travaux contemporains.

Un lecteur patient saura tirer profit des analyses proprement historiques de l'auteur qu'on retrouve dans la troisième partie, d'Archimède et Aristote à Descartes et Pascal. Ce lecteur sera moins patient quand on s'approchera de la scène contemporaine, mais si la leçon épistémologique qu'il pourra tirer de ces analyses est mince, il restera sensible aux modulations d'un style de pensée, qui sans être toujours précis s'approche suffisamment de la science pour mériter le titre malgré tout un peu suranné de «philosophie scientifique».

Yvon Gauthier
Université de Montréal

***Le cœur silencieux des choses et Éloge de la fragilité*, Pierre Bertrand, Montréal, Liber, 1999 et 2000 - Note de lecture.**

C'est l'année dernière que j'ai renoué avec les textes de Pierre Bertrand — professeur de philosophie au collège Édouard-Montpetit — à l'occasion d'un très beau livre, *Le cœur silencieux des choses*. Ceci se veut témoignage et bien sûr, le témoin s'expose... Alors que j'étais dans une sorte de nouvelle parenthèse, étant revenu de mon exil à la campagne entre urubus et météores, clochardant sans trop réfléchir sur les trottoirs de Montréal — mes deux derniers ouvrages-entreprises ne dépassant pas les ventes d'une plaquette de poésie et pour l'un, n'ayant pas même effleuré le cogito des philosophes —, le sous-titre de ce livre bleu m'est paru absolument transparent : «Essai sur l'écriture comme exercice de survie». Survivre, merci libraire. Peut-être cet ouvrage entame-t-il la boucle réflexive de son auteur après une douzaine d'ouvrages parus depuis *L'oubli, révolution ou mort de l'histoire* (Paris, PUF, 1975) en même temps qu'il représenterait sa vitesse de croisière thématique, je ne sais. Les quatre derniers chapitres m'ont particulièrement saisi dans leur terrible évidence : «Dire l'affect, créer à même ce qui stérilise, écrire d'abord pour soi, l'œuvre en marche», oui soudain... En fait, j'ai toujours voulu travailler pour ma communauté philosophique, euro-américaine ou provinciale, croyant que mes énergies s'ajoutaient à d'autres énergies pour repousser les zones du non-dit, les pouvoirs de toute domination, forçant la critique ou la poétique des archives et des restes, je me suis posé à moi-même beaucoup de contraintes morales; j'ai cru à une sorte de perfection de l'œuvre pour me rendre compte depuis peu qu'au contraire, je me suis trompé... Je ne dirai pas ici-maintenant en quoi. «L'erreur» de Copypel laisse peut-être deviner : moins tâtonner aveuglément, ne sachant pas, car tel est le doute heuristique, que s'épuiser à ne pas voir dans sa propre nuit, en vérité.

Voilà donc que le texte de Pierre Bertrand m'invitait à jeter un autre éclairage sur mes écritures bâclées, si complexes. D'une manière à la fois claire, dégagée et insinuante, supportée par des citations-cultes, dans une sorte de cadence deleuzienne. Lui-même paradoxalement discret. Renoncer pour ré-énoncer d'autres messages. Comprendre ces lieux communs, si j'ose dire : *l'espace impersonnel de la tragédie et le consentement créatif à soi-même*. L'œuvre réelle est plus riche que l'œuvre idéale et

